Robert Hertz, Sociologie religieuse et anthropologie. Deux enquêtes de terrain, 1912-1915

Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2015, 432 p.

Édition et présentation de Stéphane Baciocchi et Nicolas Mariot

Matthieu Béra

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/27382>

DOI : 10.4000/assr.27382

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 313

ISBN : 978-2-7132-2515-4

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Matthieu Béra, « Robert Hertz, Sociologie religieuse et anthropologie. Deux enquêtes de terrain, 1912-1915 », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 172 | octobre-décembre, mis en ligne le 25 mai 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/27382> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.27382>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Robert Hertz, Sociologie religieuse et anthropologie. Deux enquêtes de terrain, 1912-1915

Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2015, 432 p.
Édition et présentation de Stéphane Baciocchi et Nicolas Mariot

Matthieu Béra

RÉFÉRENCE

Robert Hertz, Sociologie religieuse et anthropologie. Deux enquêtes de terrain, 1912-1915, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2015, 432 p.
Édition et présentation de Stéphane Baciocchi et Nicolas Mariot

- 1 Robert Hertz (1881-1915) nous est présenté comme « l'homme de la révolution empirique » (le travail sur le terrain). Il est mis en équivalence avec Durkheim, « l'homme de la révolution théorique » (expliquer le social par le social). « Inventeur de la tradition française de l'ethnographie » (Florence Weber, avant-propos), mais inventeur quelque peu minimisé par Mauss qui a considéré ces enquêtes de terrain comme des « délassements », tandis que Hertz évoquait lui-même, modestement, un travail de « cueillette » et de « collectes ». Cette réédition critique (au sens historique), qui sort en même temps que le volume de Garnier (*Œuvres publiées*, 2014, éditeur scientifique : Cyril Isnart), nous invite à redécouvrir « l'inventeur oublié » de l'ethnographie, le « sergent sociologue » tombé jeune au front, comme des millions d'autres. Il avait 33 ans, c'était en avril 1915 sous les mitrailleuses allemandes.

- 2 Sur 400 pages, les deux articles réédités de Hertz en occupent une centaine, 118 exactement (« Saint-Besse, étude d'un culte alpestre », *Revue d'histoire des religions*, 73, mars-avril 1913, ici p. 39-111, et « Contes et dictons recueillis sur le front [...] », *Revue des traditions populaires*, 32, janvier-février 1917, ici p. 263-309). Autant dire que l'appareil critique et les commentaires occupent une place considérable. Une question se pose alors pour nous : faut-il présenter et commenter Hertz à notre tour, ou plutôt les travaux des deux éditeurs ? Nous avons privilégié la seconde option, sans nous interdire de revenir aux textes de Hertz à l'occasion.
- 3 Chacun des deux textes réédités (d'importance très inégale) est contextualisé, pour être ensuite commenté sur un plan méthodologique. L'article sur Saint Besse est ainsi précédé d'une présentation très documentée sur son auteur, réalisée à partir du fonds Hertz au Collège de France (qui aurait pu être décrit un moment par les auteurs, en particulier le site Web joliment nommé *Salamandre*). Quand il écrivit cet article, Hertz était l'assistant de Mauss à son séminaire de l'École pratique des hautes études. Il avait publié son mémoire original sur la « Contribution à l'étude sur la représentation collective de la mort », paru dans *L'Année sociologique* (vol. X, 1907, réédité chez Garnier en 2014) qui l'inscrivait au cœur de « l'école » durkheimienne. Il avait aussi fait paraître « La prééminence de la main droite. Étude sur la polarité religieuse » en 1909 dans la *Revue philosophique* de Ribot (Garnier, 2014 également). Il était en thèse sous la direction de Durkheim pour une recherche sur le péché et l'expiation (introduction rééditée en 1922, puis Garnier, 2014). Il était savant avant tout à temps complet, n'ayant pas l'obligation de gagner sa vie (il n'a enseigné qu'une année en terminale à Douai). Une enquête secondaire passionnante (qui devrait être systématisée pour tous les auteurs « classiques ») nous apprend qu'il avait hérité en 1899 d'une partie de la fortune de son

père décédé accidentellement en montagne et qu'il touchait avec sa femme Alice née Bauer, également très fortunée, une rente équivalente à 500 000 euros actuels (soit 12 fois le salaire annuel net moyen d'un agrégé, pour les simples intérêts du capital). Il aurait fait partie de nos jours des 500 plus grosses fortunes de France. Fort de cela, il passait ses journées à la Bibliothèque nationale pour lire, à domicile pour écrire, à militer au Parti socialiste (il était donc millionnaire et socialiste) ou en vacances dans les sommets alpestres où il se prit de passion pour un culte mineur. Il illustre parfaitement ce que Veblen décrivait dans la *Théorie de la classe de loisirs* en 1899 : l'activité d'érudition désintéressée, totalement « inutile » et distanciée par rapport à la nécessité, qui pouvait se pratiquer dans les milieux les plus fortunés.

- 4 Le texte qui prolonge l'article de Hertz s'intitule « Quatre exercices sur Saint-Besse ». Le terme « d'exercice » est surprenant ; il exprime sans doute le fait que cet ouvrage aimerait s'adresser à des étudiants de master ou des doctorants de l'EHESS (Baciocchi y est ingénieur d'études, tandis que Mariot est Directeur de recherche au CNRS, rattaché à l'EHESS) pour leur proposer quatre manières exemplaires de travailler (sur) une enquête canonique. La mode est ainsi : depuis quelques années, certains chercheurs (parfois des projets entiers de laboratoires) revisitent les auteurs du passé de nos disciplines et refont derrière eux leurs enquêtes, enquêtent sur l'enquête (dans le genre, on pense à l'édition de Halbwachs, *Écrits d'Amérique*, par Christian Topalov, EHESS, 2012). S'aidant des correspondances, des fonds d'archives privées, il est tout à fait possible de reconstituer le travail des enquêteurs décédés. C'est une façon d'exhumer intelligemment des textes et des auteurs importants.
- 5 Dans « l'exercice 1 », les éditeurs montrent que Hertz était « cartographe » : il avait commencé par mettre en carte les différents lieux de culte. Il avait financé le dessin d'une carte faite main, qu'il publia avec l'article. Cette « topographie » des cultes n'est pas sans évoquer l'ouvrage tardif d'Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en terre Sainte. Étude de mémoire collective* (2008/1941) dont on ne saurait dire si elle s'en inspire un peu ou pas du tout.
- 6 Dans l'exercice 2, Hertz ethnographe, on est réintroduit dans « l'enquête directe ». C'est cette rupture avec la pratique académique qui intéresse ici, la fin de ce qu'on pourrait appeler les *armchair ethnologists*. Dans la conclusion de son article, l'auteur fait l'apologie du terrain, à sa manière : « l'hagiographe fera bien de ne pas négliger les précieux instruments de recherche que sont une paire de bons souliers et un bâton ferré » (p. 105). Hertz interroge une vingtaine de pèlerins dont certains ont été clairement identifiés et retrouvés par les enquêteurs secondaires (p. 160), ce qui leur a permis de relier des professions à des variantes sur la légende de Saint-Besse (pour le dire autrement, de relier des positions à des prises de position). Hertz a ensuite prolongé son enquête par correspondance en s'adressant à d'érudits locaux, français et italiens. L'étude de sa correspondance (il gardait les doubles des courriers qu'il adressait) leur a permis de reconstituer son réseau d'informateurs, jusqu'à le représenter en graphe (p. 174) et de signaler au passage sa « méfiance » et sa distance sociale avec les gens de l'Église. Ils ne disent pas d'où elle a pu venir : était-ce lié à ses origines juives ?
- 7 Le troisième exercice présente Hertz en « hagiographe », se plongeant dans les ouvrages et les manuscrits anciens de la Bibliothèque Nationale en vue de recenser toutes les versions de cette légende et d'en dessiner les deux figures très différentes : un berger ou un soldat. Un tableau (p. 194-195), dont on s'étonne au passage qu'il n'ait

pas été produit par Hertz lui-même dans un souci de synthèse, donne à voir toutes les versions et variantes de cette légende. Hertz recherchait les recouvrements et les ambivalences. Dans un exercice qui rappelle (en plus modeste) l'analyse structurale des contes (Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, 1970/1928), les auteurs présentent « un schéma morphologique du récit légendaire » avec graphe à l'appui (p. 201). Là encore, on se dit que Hertz aurait pu et dû le faire... mais le souci pédagogique n'était pas partagé au même niveau en 1913 par un savant qui avait rompu avec la pédagogie et en 2015 par deux savants qui doivent enseigner la méthodologie à son plus haut niveau. De ce point de vue, les deux éditeurs félicitent Hertz parce qu'il tenait autant compte des versions orales/populaires que des versions écrites/érudites de la légende. Il leur accordait la même « dignité » et se demandait comment elles pouvaient coexister, comment elles avaient pu s'influencer. Il lui apparut clairement que ces variantes étaient la marque à la fois d'un travail institutionnel d'appropriation centripète de l'Église et d'un travail réciproque de résistance populaire (il y insista moins). Ici, l'institution usa différents moyens : en transférant des reliques (ossements), en incluant la légende dans un ouvrage de référence (*l'Italia Sacra*), suivant en cela le Concile de Trente qui réaffirmait la légitimité du culte des saints ; en popularisant le saint par la diffusion d'innombrables images pieuses, de statuettes, de fresques et de médailles transportables et acquérables. On est proche des analyses wébériennes signalées par les auteurs sur la « routinisation du charisme » (p. 224). On aurait d'ailleurs aimé savoir, quittant un instant la dimension méthodologique pour la dimension théorique, si Hertz pouvait connaître les théories de Weber (et de ses prédécesseurs), non encore parues en 1913, ou si à l'inverse celui-ci avait pu s'inspirer de telles études, puisqu'on sait qu'il possédait la collection complète de *L'Année* dans son bureau (source : Mauss) et qu'il lisait très bien le français. On est bien ici dans une théorie de la domination et de la rationalisation (de légendes populaires) avec, en supplément, des recherches sur « les attitudes de résistance » à l'institution ecclésiale.

- 8 Le quatrième et dernier exercice proposé suit Hertz dans ses recherches linguistiques pour « trouver le trait d'union entre le nom et le mont ». « L'élève de Durkheim » (p. 239) tenta de démontrer qu'on était passé d'un nom commun (mouton) à un nom propre. Il s'adressa à vingt linguistes, dont le durkheimien Meillet qu'il eut du mal à convaincre de certaines de ses intuitions ; il consulta plus de trente ouvrages et dictionnaires de langues dont les deux acolytes ont pu retrouver les notes de lecture, bien plus nombreuses que les références restituées dans l'article final. Hertz a même poursuivi ses enquêtes à Paris auprès d'un foyer d'émigrés du Val Soana. Infatigables, Baciocchi et Mariot ont de leur côté retrouvé des descendants de ces informateurs !
- 9 L'édifice des commentaires s'achève sur la réception de l'article chez les durkheimiens, qualifié postérieurement (1928) de « devoir de vacances » ou « d'objet charmant », « d'œuvre de délassement » par Mauss, qui le réédita tout de même en 1928. Ce travail avait déjà été fait il y a dix ans par Mariot (« Les archives de Saint-Besse. Conditions et réception de l'enquête directe en milieu durkheimien », *Genèses*, n° 63, 2006, en ligne). Dans sa correspondance avec Hertz, Fauconnet s'étonna de « ce travail sur le vivant » (p. 243). On retrouve cette expression dans la correspondance d'Halbwachs lorsqu'il voyagea à Chicago dans les années 1930 et rencontra les sociologues américains qui travaillaient depuis longtemps « sur le vif » (cf. Topalov, ouvrage cité). On ne sait rien de la réaction de Durkheim à l'article, qui n'a semble-t-il laissé aucune trace écrite dans les papiers de Hertz. Il était pourtant son directeur de thèse et dut constater avec un certain plaisir que son élève appliquait nombre de ses concepts et théories, reprenant

les notions d'idéal, d'assemblée, de sanction, de représentation, d'emblème, etc. Le travail sur le nom de Besse ne peut pas non plus ne pas évoquer les réflexions de Durkheim sur les noms des totems, qu'il s'évertuait à déchiffrer depuis vingt ans (son premier cours sur la religion remonte à 1894/1895).

- 10 S'il nous était permis de commenter le travail des deux éditeurs scientifiques, ce serait pour nous étonner du peu d'intérêt qu'ils marquent pour les enjeux théoriques des travaux de Hertz, comme s'ils tenaient à le cantonner au domaine méthodologique, le seul qui permettrait d'élever Hertz au rang de classique. Pourtant, il y aurait tout aussi bien des « exercices » théoriques à proposer, la méthode n'étant pas seule à pouvoir se réclamer d'un tel dispositif pédagogique. On pourrait proposer, par exemple, dans un cinquième exercice de déterminer en quoi Hertz a emprunté à des auteurs *théoriques* pour mettre en évidence certains des phénomènes repérés. On pense à Weber, mais il n'a pas été mobilisé par Hertz lui-même (cf. plus haut). En revanche, il y a dans sa bibliographie secondaire certains auteurs parmi ses contemporains qui ont l'air d'avoir compté pour lui (au-delà de Durkheim, nous y reviendrons), comme Van Gennep, *La formation des légendes* (1910), Delahaye, *Les légendes hagiographiques* (1906), Marcel Cohen, *Le parler arabe des juifs d'Alger*, 1910 (note p. 233). Il est un peu étonnant, dans ce parti-pris méthodologique et ethnographique, de ne pas mentionner les théories petites ou grandes qui ont pu guider l'auteur dans ses recherches. Cette séparation entre méthode et théorie est à notre avis trop stricte et elle trahit peut-être un complexe théorique de l'ethnographie et de la méthodologie.
- 11 Un sixième exercice consisterait à aborder frontalement ce qui est effleuré : le rapport de Hertz à la théorie de Durkheim, d'autant que les deux commentateurs insistent à plusieurs reprises sur le fait qu'il était parti sur le terrain avec les *Formes*, qu'il annotait (cf. p. 230, 231 ; p. 244-245) dans l'édition qu'il venait de recevoir, dédiée (sans parler de Frazer qu'il avait aussi dans ses bagages, mais de lui on ne nous dit rien du tout). On regrettera que les *marginalia* de Hertz n'aient pas été minutieusement étudiées, à moins que ce travail soit remis à plus tard et ailleurs. Parfois, Hertz semble s'inscrire complètement dans les pas de son maître. On l'a vu, il utilise les mêmes catégories de classement (culte/croyance et pratique/rite, même s'il les aborde dans l'ordre inverse et commence par décrire le culte) et les mêmes grandes interprétations. Ainsi, dans le point 6 de son article, « La genèse de Saint-Besse », il écrit que la sainteté du mont vient « des visites depuis des générations », que « c'est l'emblème et le foyer de leur existence collective où ils viennent se retremper et se fortifier ». On reconnaît bien le cœur (et le style) de la thèse de Durkheim : c'est la société qui est sacrée. De même, on retrouve chez Hertz des postures épistémologiques qui s'expriment et qui, jusqu'au style, rappellent son directeur de thèse. Par exemple : « Par-delà les raisons peut-être illusoires des croyants, quelle est la force qui chaque année rassemble tout un peuple ? » (p. 42). Pourtant, par d'autres aspects aussi, Hertz s'en détache et s'en affranchit, ou innove – il ne fait pas que du Durkheim, loin de là, avec la difficulté pour lui qui est la suivante : il dépend aussi du groupe des durkheimiens et ne veut ni ne peut rompre théoriquement avec. Il doit donc prendre ses précautions (cf. les extraits de sa correspondance, passionnants, dans l'article de Mariot de 2006). On pense au point 3 de son article (« La communauté de Saint-Besse ») où il travaille sur les conflits et les violences physiques entre les dévots et au point 5 (« la légende de Saint-Besse ») où il compare et oppose les versions des fidèles et de l'Église, versions populaires et versions savantes (p. 81). Ces conflits d'interprétations, ces différentes versions de la légende (et parfois les batailles physiques entre croyants), sont des questions qui ne

sont jamais abordées dans les *Formes élémentaires* de Durkheim, qui s'en tient toujours à une seule version des croyances, reprise des ethnographes, qui les tenaient eux-mêmes de quelques informateurs privilégiés jamais identifiés ni recontextualisés. Durkheim fait comme si les aborigènes d'Australie n'avaient eu qu'une seule croyance partagée par tous, de manière uniforme. De même que Durkheim n'interrogeait pas ses sources statistiques dans le *Suicide* (1897) et évitait de se demander par quels chemins on avait construit ces tableaux de chiffres, de même ne se demanda-t-il jamais comment avaient été recueillies *concrètement* les données ethnographiques qu'il exploitait de seconde main. Le travail de recueil, apparemment purement pratique et donc secondaire, engage pourtant derrière lui toute la Théorie avec une majuscule, évidemment. Sans l'interrogation critique des sources, la théorie rate des éléments essentiels qui caractérisent la réalité du social : ici la dimension conflictuelle des croyances. En ce sens, Simmel (son article sur le conflit paru dans l'*American Journal of sociology*), bien que toujours cantonné dans le registre de l'intuition, était bien plus réaliste. Il se trouve justement que Hertz avait rédigé un compte-rendu (plutôt négatif) sur cet article pour *L'Année sociologique* de 1905, réédité dans les *Œuvres publiées* de Garnier, 2014, p. 323-325). Il s'est bien gardé d'en faire l'éloge, étant donné ce que Durkheim pensait de Simmel. Il n'en demeure pas moins qu'il l'avait lu et qu'il en tira sans doute quelque inspiration. Il faudra attendre Halbwachs et les années 1920 pour bénéficier de vues théoriques sur les questions de représentations collectives (au pluriel) conflictuelles, de « conflits de mémoire » qui sont aujourd'hui enseignées au programme d'histoire en terminale des lycées généraux (les lycéens des filières techniques et professionnelles n'ont pas droit à ces enseignements essentiels à tout citoyen, alors qu'ils en ont autant besoin que les autres). Au-delà des questions de conflits entre différentes légendes, il y a aussi les questions de leur transformation, qui ont aussi été singulièrement gommées des travaux de Durkheim sur les croyances des Aborigènes, considérant alors, comme cela se faisait, que les primitifs n'avaient pas d'histoire (cf. l'opposition entre les peuples sans histoire et les peuples avec histoire). Cette représentation forcément simplifiée des sociétés éloignées facilitait le travail théorique, pouvant les assimiler à un modèle, au stade abstrait de l'« élémentaire », qui rentrait dans l'idéal type de la « solidarité mécanique », par opposition aux peuples « supérieurs » et à leur solidarité organique (opposition qui est également enseignée au lycée, réservée aux terminales ES). Étant donné tout cela, on mesure bien, sinon la « révolution empirique », du moins le saut qualitatif considérable qui a été effectué par Hertz lorsqu'il recueillit lui-même les croyances, multiplia les informateurs et confronta les versions pour les comparer, sans chercher à déterminer laquelle était la bonne, en travaillant sur les fonctions sociales de ces variantes et les raisons de leur existence. Dans le cas de Durkheim, la portée théorique se trouvait amoindrie par les faiblesses méthodologiques de sa démonstration. L'ethnographie a fait des progrès considérables depuis, en passant par des figures comme Hertz, permettant d'enrichir (en la complexifiant) la pensée du social.

- 12 Dans le second article réédité, Hertz rapporte des contes, des dictons et des expressions populaires recueillis auprès de poilus sur le front. Dans leur courte introduction « Août 12-Août 14, un studieux entre-deux », des deux éditeurs rappelle simplement que le « sergent sociologue » était en thèse quand il fut mobilisé au 310^e RI avec des « gars de la Mayenne ». On découvre que les deux historiens de l'enquête ethnographique ont fait flèche de tout bois pour mettre en valeur ce recueil de dictons et de « mimologismes » (p. 314) – qui visent à donner du sens aux cris d'oiseaux. Hertz

s'émerveillait de cet « esprit populaire » qui ajoutait du sens aux sons. De leur côté, Bacciocchi et Mariot ne reviennent pas du tout sur le contenu même de l'article ni ne s'émerveillent des trouvailles (du moins ne mettent-ils pas en scène leur enthousiasme), car ils s'intéressent à la posture ethnographique de Hertz qui, bien qu'au front, aux abords de la mort, de la peur, recueillait minutieusement les dictons de ses troupes. Sergent, il dirigeait une section de soldats très peu instruits, quasiment tous agriculteurs, mais cela ne l'empêchait nullement de s'intéresser à ses hommes, de les photographier et, dirions-nous, de les aimer. La correspondance serrée avec sa femme, qui a été publiée pour la période de guerre en 2002 (le Fonds dénombre un millier de lettres au total, sur 10 ans) porte la trace de son attachement à ses hommes, de l'intérêt authentique qu'il leur portait. Le thème abordé par les deux éditeurs enquêteurs est celui de la distance sociale entre Hertz, millionnaire, rentier et diplômé, et ces hommes de troupe sans instruction et pour la plupart sans grade. Le fossé culturel considérable entre eux et lui, handicap majeur à tout point de vue (scientifique, humain), renforcé par la hiérarchie militaire, a été transformé en atout par Hertz, pour (et par) l'enquête folklorique, tant ce dernier semblait déployer des trésors de compétence sociale et de sociabilité pour mettre ses hommes à l'aise et de son côté. Le travail de Bacciocchi et Mariot (qui est évidemment un appendice du grand ouvrage de Mariot, *Tous unis dans les tranchées*, sorti en 2013) a consisté à identifier les interlocuteurs de Hertz, grâce aux photographies du fonds (un millier selon l'inventaire du site *Salamandre*), aux lettres à Alice et à des enquêtes secondaires (auprès des mairies de naissance pour l'état civil, des fichiers des morts pour la France, des recensements de la population générale en 1906). Ce travail étonnant nous permet de mettre des noms et des visages aux 24 diseurs de dictons. C'était le dernier exercice proposé par cette édition : retrouver les informateurs d'une enquête somme toute assez modeste. Un exercice humain qui n'est pas sans susciter de l'émotion quand on sait la mort certaine de la plupart, aux côtés de leur sergent promu sous-lieutenant quelques jours avant.